

# Femmes Écrivains dans la Littérature Algérienne de Langue Française

par Jean DÉJEUX

La femme algérienne a fait modestement son entrée sur la scène politique ces dernières années; quelques Algériennes ont, en effet, été élues aux Assemblées populaires communales, aux Assemblées de Wilayate et à l'Assemblée nationale. Elle est davantage présente dans le monde du travail et dans la vie sociale (1).

La rue masculine devient même mixte dans les grandes villes, surtout aux heures d'entrée et de sortie des lycées. Est-ce que pour autant la femme a droit à la parole, peut s'exprimer autant que l'homme et s'exprime vraiment ? Il a été souvent dit et redit que l'Algérienne a les mêmes droits que l'Algérien. Cela en théorie, car la pratique, ici comme ailleurs, est souvent bien différente.

La Charte nationale de 1976 consacre une demi-page à l'Union nationale des Femmes algériennes (UNFA) et une autre demi-page à «la promotion de la femme algérienne». On peut y lire que la condition de l'Algérienne «s'est beaucoup améliorée depuis la guerre de libération nationale». Mais sa promotion «exige encore des efforts constants et des initiatives courageuses», Il s'agit avant tout de «transformer une sorte d'environnement mental et juridique négatif et par-

---

(1) Voir Hélène VANDEVELDE, *La Participation des femmes algériennes à la vie politique et sociale*, Alger, Faculté de Droit, thèse, 1972, 3 tomes, 490 p. et annexes. - En ce qui concerne les femmes au travail : en avril 1975, 27.812 femmes salariées en Algérie (dont 26.947 Algériennes sur un total de 499.920 salariés dans diverses branches économiques). La totalité des femmes qui travaillent représente 5,5% de l'ensemble des salariés des deux sexes. Sur les 27.812 femmes occupées, il y en a 9.238, soit plus de 33%, qui travaillent dans l'industrie textile. Et sur ces 27.812 femmes, 865 sont des étrangères (Direction des Statistiques, *Emploi et salaires 1975*, Alger, 1975).

fois préjudiciable à l'exercice de ses droits reconnus d'épouse et de mère, et à sa sécurité matérielle et morale». L'État, quant à lui, a déjà reconnu «tous les droits politiques» (2).

Des Algériennes ont fait leur entrée dans plusieurs films algériens et dans le monde des arts (peinture en particulier). S'expriment-elles dans la littérature ? Nous avons autrefois présenté quelques réflexions sur ce problème (3). Qu'en est-il actuellement ? Du moins en ce qui concerne la littérature en langue française (car plusieurs noms seraient à citer pour la littérature en langue arabe : Zohor Ounissi, Mabrouka Bous-saha, Ahlam Mosteghanmi et d'autres, mais peu).

La femme algérienne n'est plus totalement silencieuse comme la *Nedjma* de Kateb Yacine. On peut même dire que ces écrits de femmes sont parfois des cris d'impatience, d'exaspération ou d'angoisse.

#### INVENTAIRE DE LA PRODUCTION

Nous tenterons de dresser ci-après le bilan de ce qui a été écrit par des Algériennes (4) de 1945 à 1977 inclus; avant 1945 nous ne trouvons aucun nom.

#### Romans et recueils de nouvelles

En suivant l'ordre chronologique d'entrée dans l'histoire des lettres algériennes :

— AMROUCHE Taos (5) : *Jacinthe noire*, Paris, Charlot, 1947, 374 p.; réédition Paris, Maspéro, 1977, 202 p., avec une

- (2) L'Assemblée nationale doit débattre du statut personnel et de la famille. Sur ce problème, voir Maurice BORRMANS, *Statut personnel et famille au Maghreb de 1940 à nos jours*, Paris-La Haye, Mouton, 1977. - Du même auteur, «L'évolution du statut personnel en Afrique du Nord depuis l'indépendance», dans *Maghreb*, n° 43, janv.-fév. 1971, p. 29-43.
- (3) «Romans sur les milieux féminins algériens», dans *Cahiers Nord-Africains*, n° 82, fév.-mars 1961, p. 53-61.
- (4) Selon les critères retenus dans nos autres travaux, y compris donc Anna Greki, française ayant opté pour la nationalité algérienne.
- (5) Ayant signé selon les œuvres : Marie-Louise Amrouche, Marguerite Taos et Taos Amrouche.

lettre d'André Gide. - *Rue des tambourins*, Paris, La Table ronde, 1960, 335 p. - *L'Amant imaginaire*, Paris, Robert Morel, 1975, 516 p. Trois romans.

— DEBÈCHE Djamilia : *Leïla, jeune fille d'Algérie*, Alger, Imp. Charras, 1947, 191 p. - *Aziza*, Alger, Impr. Charras, 1955, 182 p. Deux romans.

— DEBAR Assia : *La Soif*, Paris, Julliard, 1957, 165 p. - *Les Impatients*, Paris, Julliard, 1958, 239 p. - *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, 219 p.; réédit. collection 10/18, n° 771. - *Les Alouettes naïves*, Paris, Julliard, 1947, 428 p.; Quatre romans.

— ASSIA (6) : *God et la trinité*, Paris, S.E.F. Philippe Daudy, 1973, 220 p. Roman.

— BOUMEDINE Mina (7) : *L'Oiseau dans la main*, Paris, Balfond, 1973, 162 p.; Roman.

— LEMSINE Aïcha : *La Chrysalide, chroniques algériennes*, Paris, Des Femmes, 1976, 277 p.

— BOUKORTT Zoulika : *Le Corps en pièces*, Montpellier, Coprah, 1977, 62 p. Texte.

Il faut donc compter sept femmes, qui ont écrit des romans et un texte, sur un total de quarante-deux écrivains ayant publié romans et recueils de nouvelles de 1945 à 1977, en langue française.

Si nous faisons le compte des *nouvelles (et textes assimilés) parus dans la presse et les revues* depuis l'indépendance de l'Algérie (de juillet 1962 à 1977 inclus), nous trouvons environ 650 textes écrits par 230 auteurs (à quelques unités près; parfois il n'y a que des initiales comme signature), dont 35 femmes ayant écrit 60 nouvelles (mais parfois il n'y a que la première lettre du prénom; ces chiffres sont donc indicatifs).

- (6) Le roman est signé seulement Assia. Le nom de famille est Dridi.
- (7) L'éditeur précise que l'auteur est née en Algérie en 1938 à Béni-Abbès. Just qu'à preuve du contraire, nous comptons Mina Boumedine dans ce corpus et la tenons pour algérienne.

La plupart de ces Algériennes n'ont écrit qu'un ou deux textes, mises à part Assia Djebar (onze nouvelles), Myriam Ben (8) et Safia Ketou (huit nouvelles), ou encore Zehot Zerari (cinq), etc.

#### Recueils de poèmes

— GREKI Anna : *Algérie, capitale Alger*, Tunis, SNED, J.P. Oswald, 1963, 146 p. en arabe et 98 p. en français. - *Temps forts*, Paris, Présence africaine, 1966, 100 p. (publication posthume).

— BEN SLIMANE Jacqueline : *Poèmes*, Alger, Impr. officielle, 1963, 48 p.

— GUENDOUDZ Nadia : *Amal*, Alger, SNED, 1968, 76 p. - *La Corde*, Alger, SNED, 1974, 72 p.

— DJEBAR Assia : *Poèmes pour l'Algérie heureuse*, Alger, SNED, 1969, 86 p.

— BENMANSOUR Leila : *Poèmes*, Paris, L'Athananor, 1977, 47 p.

Nous comptons donc cinq femmes qui ont écrit des recueils de poèmes (dont une romancière, Assia Djebar), sur un total de cinquante-six poètes ayant publié des recueils de 1945 à 1977, en langue française (dont treize ayant publié aussi des romans).

Si nous faisons le compte des *poèmes parus dans la presse et les revues* dans le même laps de temps que précédemment (1962-1977), nous trouvons environ 1235 poèmes écrits par 245 auteurs, dont 38 femmes ayant écrit 120 poèmes (avec les mêmes réserves quant aux chiffres, à quelques unités près, que pour les nouvelles).

La plupart des Algériennes n'ont écrit qu'un ou deux ou trois poèmes, mises à part Nadia Guendouz (vingt-deux), Sa-

fia Ketou (quinze), Assia Djebar (neuf), Anna Greki (huit), etc. (9).

#### Théâtre

DJEBAR Assia et CARN Walid : *Rouge l'aube*, Alger, SNED, 1969, 102 p.; quatre actes et dix tableaux.

Sur seize dramaturges (de 1945 à 1977), une seule femme.

#### Témoignages et chroniques

— DRIF Zohra : *La mort de mes frères*, Paris, Maspéro, 1960, 20 p.

— BITTARI Zoubida : *O mes sœurs musulmanes, pleurez*, Paris, Gallimard, 1964, 212 p., coll. «L'air du temps». - Témoignage.

— AMROUCHE Fadhma Aït Mansour : *Histoire de ma vie*, Paris, Maspéro, 1968, 220 p., préface de Vincent Monteil et introduction de Kateb Yacine.

— AOUCHAL Leila : *Une autre vie*, Alger, SNED, 1970, 155 p.

— BARKAT Anissa : *Guerre de libération nationale. Un témoignage de A.B. née Derrar*, Alger, Centre national d'Etudes historiques, 1977, 19 p.

Dans *Récits de feu* (Alger, SNED, 1976, 356 p.), nous comptons trois témoignages d'Algériennes : Nfissa Hafiz, Anissa Zemmouchi et une autre Algérienne anonyme, sur quarante quatre témoignages.

D'autres récits sur la guerre ont été écrits par des Algériennes, sous forme de nouvelles mentionnées plus haut. D'au-

(9) Il faut noter encore que six Algériennes étaient présentes dans *Espoir et Parole*, l'anthologie de poèmes algériens de la guerre rassemblés par Denise BARRAT (Paris, Seghers, 1963) : Nadia Guendouz, Malika O'lahsen, Leila Djabali, Zehor Zerari, Anna Greki et Danièle Amrane. Leurs noms réapparaîtront dans la presse avec des poèmes.

(8) L'auteur signe pour l'instant Ben, laissant dans l'ombre le reste de son nom.

tres témoignages ont été publiés durant la guerre dans *El Moudjahid* (10) et plus récemment dans la presse (11).

### Essais

— DEBÈCHE Djamilia : *Les musulmans algériens et la scolarisation*, Alger, Impr. Charras, 1950, 24 p.; conférence. - *L'enseignement de la langue arabe et le droit de vote aux femmes algériennes*, Alger, Impr. Charras, 1951, 32 p.; conférence.

— SAADIA et LAKHDAR : *L'aliénation colonialiste et la résistance de la famille algérienne*, Lausanne, La Cité, 1961 196 p. (le nom de famille n'est pas dévoilé).

— M'RABET Fadéla : *La Femme algérienne*, Paris, Maspéro, 1964, 142 p. - *Les Algériennes*, Paris, Maspéro, 1967, 303 p.; les deux études ont été rééditées en un volume en 1969. - En collaboration avec M.T. Maschino : *L'Algérie des illusions*, Paris, Laffont, 1972, 290 p.

— AMROUCHE Marguerite-Taos : *Le Grain magique. Contes, poèmes et proverbes berbères de Kabylie*, Paris, Maspéro, 1966, 250 p.

— ZERDOUMI Nafissa : *Enfants d'hier. L'éducation de l'enfant en milieu traditionnel algérien*, Paris, Maspéro, 1970, 302 p.; préface de Maxime Rodinson (12).

(10) Voir par exemple n° 3, sept. 1966; n° 12, 15 nov. 1967; n° 26, 4 juill. 1968; n° 27, 22 juill. 1968; n° 41, 10 mai 1969; du n° 44 (22 juin 1969) au n° 49 (31 août 1969) le «Journal d'une maquisarde»; et n° 42, 25 mai 1969; n° 72, 1er novembre 1960; n° 65, 31 mai 1960. De même dans Robert DEZZIUS, *Le Front*, Paris, Minit, 1969, p. 111-124 et p. 189-198 («Les jeunes filles de Tunis» et «Une djoundia»).

(11) Cf. Amar OUZEGANE, «La femme dans la bataille d'Alger», dans *Révolution africaine* n° 131, 31 juill. 1965; «L'Algérienne dans la révolution», dans *El Moudjahid* n° 128, 18 mai 1963; «Les héroïnes sont autour de vous», dans *Révolution africaine* n° 92, 31 oct. 1964; «La victoire des femmes est celle du peuple», *ibid.* n° 98, 12 déc. 1964; «Deux combattantes à l'honneur», dans *El Moudjahid*, 8 et 9 mars 1968; «La femme de 54», dans *La République*, 15, 16, 17, 20 et 23 mars 1973; «La ruse des femmes de Beni-Hdyel», récit de Zohra Khaldi à Zoubida Chergui, dans *El Moudjahid culturel* n° 76, 16 mars 1973; «Des femmes dans la guérilla urbaine», dans *El Moudjahid*, 2 nov. 1976.

(12) L'auteur a publié aussi «Bent el-bedia», «La fille de la campagne en Algérie», dans *Les Cahiers de l'Enfance*, Fonds des Nations Unies pour l'Enfance, janv. 1968. Nafissa Zerdoumi a présenté en 1963 un mémoire : *La Femme algérienne face au problème de l'emploi*, Institut social de Mont-rouge, 183 p.

Il faudrait citer encore ici les travaux universitaires (mémoires et thèses) non publiés, portant aussi bien sur la littérature féminine, sur des auteurs maghrébins de langue française que sur d'autres sujets. En donner une liste nous entraînerait trop loin.

### Dans la presse.

Nous ne passerons pas en revue ici tous les articles publiés par des Algériennes dans la presse et les périodiques (13). Parmi les femmes journalistes, les noms de Zehor Zerari, Zohra Sellami, Malika O'lahsen, Fatiha Hadri reviennent (ou revenaient) assez souvent dans les journaux. Quelques études s'imposent par leur sérieux, comme par exemple celles de Leila ASLAOUI, «La criminalité», dans *Algérie-Actualité*, n° 463, 464 et 465 des 1er, 4 et 15 sept. 1974; de Nacera TEWFIK, «Sans nom patronymique», *ibid.*, n° 529 du 7 déc. 1975; de Fadela LAMRANI, «Charte nationale et mobilisation des masses en Algérie», dans *Les Temps Modernes*, n° 375 bis, oct. 1977, etc.

La revue *El Djazairia* est le périodique mensuel édité par l'Union Nationale des Femmes Algériennes (UNFA). Le n° 1 a paru en juillet 1970; le dernier de 1977 était le n° 57. On compte huit numéros doubles et la revue paraissait en douze fascicules en 1971-72, en sept en 1973-74, en cinq en 1975-76-77. Une cinquantaine d'articles ont été écrits par Fatiha HADRI sur des problèmes familiaux, sociaux et d'éducation, comme si elle portait à elle seule le poids de la rédaction; d'autres articles sont signés par le docteur Jeannine Belkhdja (cinq articles), sur des problèmes de natalité surtout; par le juge Malika Alleg; par Cherifa Ougouag-Kerzal (quatre articles comme l'auteur précédent), etc.

Des pages culturelles sont publiées dans des fascicules récents, écrites par de jeunes Algériens poètes, surtout (mais

(13) Cf. notre inventaire bibliographique «Connaissance du monde féminin et de la famille en Algérie. Essai de synthèse documentaire 1947-1967», dans *Revue Algérienne*, 1968, n° 4, p. 1247-1311.

la aussi ont paru les nouvelles de Myriem Ben sur la guerre de libération). Une bande dessinée a fait son apparition, assez exécrable et mal dessinée.

D'une manière générale la revue est peu attrayante et les articles assez ternes. Ils redisent trop souvent ce qu'on a déjà lu, sous une autre forme, dans les fascicules précédents. Lors d'une table ronde sur *El Djazaïria* organisée au camp de Chebikia (cf. N° 57, 1977), les participantes ont d'ailleurs fait remarquer qu'elles avaient l'impression que les mêmes sujets étaient traités à chaque fois... Le ton est neutre, ou bien les éditoriaux reprennent les clichés et poncifs reçus. Il est difficile de dire quelle influence peut avoir cette revue officielle qui comporte deux éditions, l'une en langue arabe et l'autre en français. Sans doute est-elle envoyée d'office à chaque section de l'Union Nationale des Femmes Algériennes (14).

La situation réelle de la femme algérienne ne peut être appréciée uniquement à partir des déclarations de cette publication officielle.

#### ASPECTS DE LA LITTÉRATURE FÉMININE

Assia Djebar mettait en lumière dans une étude récente (15) l'existence d'une solidarité entre femmes et parlait de «formidable espoir» :

«...comme si les femmes d'Islam, dans une marche irrésistible en avant, se sentent vivre par procuration toutes les vies anciennement avortées....

Le voilà le nouveau harem, celui des solidarités quasi viscérales, et quand la lutte contre l'insécurité matérielle, l'exploitation du père

chômeur ou du frère ouvrier font davantage serrer les dents à la fille du lycée, à la sœur du bureau, une énergie, de source prolétarienne, s'ajoute à l'élan féministe...

Quelles perspectives tracer quand, en ce domaine, ne sont visibles quelquefois que les petits pas en avant, mais qu'en même temps un formidable espoir ne se cherche plus, mais recherche ses issues et ses moyens d'expression ?

L'avenir de la cité musulmane repose sur une énergie nouvelle et souterraine : n'ironisons pas, il ne s'agit pas ici de pétrole, mais de l'éveil, même en soubresauts, des consciences féminines. Une nouvelle éthique est en gestation, si, tout au moins, une communauté moderne musulmane doit être d'expression.

La littérature ne rend pas compte de tous les aspects de cette prise de conscience des Algériennes et de leur promotion ou de leur entrée dans la cité (16). Des travaux universitaires sont consacrés à la littérature féminine en Algérie et au monde des femmes, si bien que le sujet tend à devenir la tarte à la crème : on fait un travail sur la femme algérienne comme on fait du droit... !

Chaque année, des articles de revue et de journaux sont consacrés au sujet. Il suffit de consulter les bibliographies systématiques de *l'Annuaire de l'Afrique du Nord* (CRESM, Aix-en-Provence) (17).

La littérature de fiction étant relativement peu abondante, il n'en existe pas moins pour chaque auteur une réception critique qu'il faut connaître avant de condamner sans appel ces auteurs féminins comme «bourgeois» ou «petits bourgeois». D'aucuns parmi les critiques prennent trop souvent ce terme comme le mot de la fin, comme si cette critique pouvait se réduire à rejeter «l'autre» dans son «péché originel»

(14) Djamilia Debèche avait lancé en 1947 *L'Action*, «revue sociale, féminine, littéraire, artistique» (n° 1, 25 sept. 1947); elle fut éphémère. Durant la guerre de libération avait paru *Femmes nouvelles* (1958-1962) à Alger dans la mouvance du mouvement du 13 mai 1958, sous l'égide officielle des autorités françaises. Une revue algérienne fut également éphémère, *La Femme nouvelle* (n° 1, oct. 1966).

(15) «Le point de vue d'une Algérienne sur la condition de la femme musulmane au 20ème siècle», dans *Le Courrier de l'UNESCO*, août-sept. 1975.

(16) Sous cet aspect, voir l'étude suggestive (souvent plagiée) du Secrétariat Social d'Alger : *Le Monde des femmes et son entrée dans la cité* (*Information rapide*, déc. 1967, 62 p.).

(17) Voir récemment Evelynne Accad, «La longue marche des héroïnes des romans modernes du Machrek et du Maghreb», dans *Présence francophone* (Sherbrooke), n° 12, printemps 1976, et *Veil of Shame : The Role of Women in the Contemporary Fiction of North Africa and the Arab World*, Sherbrooke, A. Naaman, 1978, 184 p.; Mona MIKAIL et Gabriel ASFAH, «La Gazelle et la Tortue. Métamorphose de la femme dans la littérature maghrébine», dans *Pro-Culture* (Rabat), n° 11, 2ème sem. 1977, p. 26-37.

et à faire comme si on ne faisait pas partie du même monde. On ne peut davantage résumer la réception critique en la qualifiant de «paternaliste», dès lors qu'elle ne crache pas le feu contre la «petite bourgeoisie»; ce serait en outre généraliser indûment. Si on se permet trop souvent de «réduire» le texte à n'être que ceci ou cela, il ne peut en aller de même quand on écoute tant soit peu l'auteur lui-même s'expliquer sur son œuvre, qui demeure un «objet-sujet», comme dit Serge Doubrovsky (18). L'équation personnelle de l'auteur ne peut être occultée systématiquement afin de rejeter plus allégrement l'œuvre dans les oubliettes.

On ne peut parler de courants dans ces romans écrits par des Algériennes. Il semble possible, cependant, de situer les auteurs, qui, d'eux-mêmes par leurs œuvres, ont mis l'accent soit sur des thèmes intimistes, soit sur des aspects sociaux ou politiques. Sans doute dira-t-on que tout est politique et revendication du quant-à-soi féminin. Il n'en demeure pas moins qu'entre *Jacinthe noire* de Taos Amrouche et *Les Enfants du nouveau monde* d'Assia Djebar il y a quand même des différences dans la dimension socio-politique du combat, à moins de traiter les deux auteurs de «bourgeois» et de les vouer ainsi aux mêmes gémonies.

#### La revendication intimiste

L'œuvre romanesque de Taos Amrouche apparaît précisément avant tout comme intimiste, en ce sens que l'auteur insiste constamment sur son malaise, son drame de la marginalité et sur ses problèmes intimes de manière d'être au monde.

Taos Amrouche (19), qui était connue par ses inoubliables chants berbères, a pour ainsi dire «verbalisé» son «cas»

pathétique dans ses trois romans où elle se dévoile, tout en se dissimulant, et où l'écriture fonctionne comme une confession voilée. Aussi bien dans *Jacinthe noire* que dans *L'Amant imaginaire*, Je parle de Je, se faisant même, à la limite, souffrir. Sans doute quand le dévoilement devient trop gênant, s'empresse-t-on de dire : «mais c'est du roman» ou «ce n'est pas du document», mais quand le texte, quelques pages plus loin, est à la gloire de l'auteur, avance-t-on : «c'est du roman autobiographique». Certes l'autobiographie est mensongère; l'auteur se prend à jouer à son jeu et à multiplier l'artifice. Il reste tout de même, pour qui connaît un peu, qu'il est facile ici de mettre des noms sous les personnages de *L'Amant imaginaire* et de la *Rue des tambourins*. Ces romans avaient sans doute pour but une fonction de catharsis pour sortir du narcissisme : se dire à l'autre, au lecteur, qui, espère-t-on, vaudra bien accueillir la confession, en apprécier l'expression et écouter la souffrance d'une femme dans sa «solitude pathétique, absolue» (20).

*Jacinthe noire* fut le premier roman écrit par une Algérienne (naturalisée française) : il fut rédigé entre 1935 et 1939 et ne fut publié qu'en 1947. Il passa d'ailleurs presque inaperçu du fait que l'éditeur Charlot faisait faillite en ces années-là (21).

Dans le monde clos de l'adolescence s'affrontent les passions exacerbées des héroïnes du roman. Le projecteur est braqué en fait sur deux femmes, qui représentent Je. Une jeune Tunisienne, «étrange», «barbare», arrive dans une pension de jeunes filles en France où elle rencontre les lois et les tabous, les brebis soumises et les révoltées. L'étrangeté de la nouvelle venue séduira quelques pensionnaires, en rebûtera

(18) *Pourquoi la nouvelle critique ?*, Paris, Mercure de France, 1967.

(19) T. Amrouche était née à Tunis le 4 mars 1913; elle est morte à Paris le 2 avril 1976. Elle avait été mariée avec le peintre Bourdil (d'où la signature Marie Louise Bourdil-Amrouche à la fin de «La fête» dans *L'Arche*, n° 20, octobre 1946). Voir notre notice dans *L'Encyclopédie berbère* (LAPÉMO, Aix-en-Provence).

(20) *Jacinthe noire* (1947), p. 330. Nos références à ce roman se rapportent à la 1ère édition. Le texte de la réédition est cependant le même, seule la pagination a changé.

(21) Son frère Jean Amrouche était alors directeur littéraire des éditions Charlot à Paris. La gestion financière ne fut pas des plus rigoureuses : «bien illusoire sens des affaires», écrit Armand Guibert. On sait que ce n'était guère différent en ce qui concernait l'éditeur Edmond Charlot lui-même.

d'autres jusqu'au rejet total. L'exil, l'incommunicabilité due aux barrières raciales, l'orgueilleuse solitude de Reine, qui se veut «différente», tels sont les thèmes de ce roman. Taos signifie le paon. Ici, elle est Reine et elle est Maïthé qui accueille cette étrangère. On peut toujours dire que les Françaises refusaient la Maghrébine : c'est vrai. On constate aussi que Reine ne faisait pas grand chose pour sortir de sa coquille et de sa farouche «différence».

«Solitude, ma mère, redites-moi ma vie». Ce vers de Miłosz dans «Symphonie de Septembre» (22) pourrait être mis en épigraphe à toute l'œuvre de T. Amrouche. L'auteur semblait porter le déchirement de toute la famille, chrétienne et exilée. Qui suis-je ? qui sommes-nous ? Le questionnement fut ici tragique et aigu. Reine exhale sans cesse sa solitude et sa marginalité. Elle vit dans un monde clos, plein d'étrangeté, dans une «solitude amère» (p. 6, 7, 14). Elle s'exalte dans la démesure, tranche superbement (p. 53). Elle est comme «sur-gie» et elle n'a pas d'autres passions qu'elle-même (p. 66). Son univers n'est donc pas celui de la joie (p. 66). Elle veut être comprise et aimée (p. 69), mais elle ne peut s'évader de sa prison, car sa sensibilité est «presque malade» (p. 130) et son cœur «hermétiquement clos» (p. 167). «Je suis hors le groupe», écrit-elle (p. 228). Et : «Je ne sais plus qui je suis» (p. 262). Parle-t-elle d'un fiancé : celui-ci devra respecter la zone obscure qui est en elle. Elle avoue porter un masque et jouer son personnage (p. 291). Renvoyée de la pension, Reine se sent «irrésistiblement attirée par la catastrophe» (p. 315). Peut-être se console-t-elle intérieurement en écrivant qu'elle est «une étoile filante du plus bel éclat» (p. 370).

Ce roman intimiste, qui étale un «cas», montre un tempérament et un caractère poussés à l'extrême, tels que Jean Amrouche a pu les décrire dans son «Eternel Jugurtha», dans *L'Arche* en 1946. Le frère facilite ainsi une lecture possible de l'enracinement de ce roman.

(22) Dans *Dix-sept poèmes de Miłosz* que A. Guibert avait publiés à Tunis en 1937 (édit. de Mirages, «Les Cahiers de Barbarie», n° 18, p. 38).

*Rue des tambourins*, en 1960, fait état de la même sensibilité d'écorchée vive, d'assoiffée et de sacrifiée. T. Amrouche y raconte sous des noms d'emprunt la vie de sa famille à Tunis et quelques rares vacances au pays natal, Ighil Ali en Petite Kabylie. D'où venait le mal ? De la naissance illégitime de la mère de l'auteur (23), de la conversion à la religion chrétienne ? Ajoutons l'effondrement total de la fortune du patriarche. L'héroïne, Marie-Corail, vit la «bâtardise» en pays étranger. La famille fréquente les exilés, les marginaux, les déracinés, et ses membres ont l'impression de faire partie d'une «race à part». L'errance serait-elle la rançon à payer pour le mal ? Le roman ayant de fortes résonances autobiographiques, l'auteur y apparaît comme une «aiguille affolée» (p. 47), dans la solitude «à laquelle j'étais promise depuis toujours». Les racines ont été mises à nu; on les entend gémir à chaque retour pour les vacances au pays natal. L'héroïne reste toujours seule, sur sa soif, dans l'attente d'une innocence, d'un paradis, d'un pays secret à recouvrer. Incomprise, elle demeure déchirée, quasiment emmurée dans son quant-à-soi pathétique. Nous retrouvons les mêmes intertextualités.

*L'Amant imaginaire* paraît en 1975, mais le manuscrit date des années 1950. Il se présente sous la forme d'un journal intime écrit du 13 octobre 1952 au 19 août 1953, celui d'une femme de trente-cinq ans, mère d'une fille et mariée à un peintre. Cette femme raconte sa passion pour un écrivain connu, Arrens. Cependant, une fois de plus, sous couvert du romanesque, Taos Amrouche parle d'elle-même : Je parle de Je, s'analysant, disséquant sa passion amoureuse, se dévoilant dans l'exubérance et le lyrisme, sous un nom d'emprunt, Aména.

L'héroïne du roman est insatisfaite psychologiquement et sexuellement. L'amour conjugal est en perte de vitesse et Olivier, l'époux, court lui-même l'aventure avec Irène. Amé-

(23) Cf. Fadhma Aït-Mansour AMROUCHE, *Histoire de ma vie*, 1968.

na est éblouie par Arrens avec lequel elle doit réaliser un film documentaire. Finalement, la passion ne débouche sur rien, sinon sur l'échec et l'insatisfaction. Aména n'en finit pas de se consumer. Rien de plus. Cependant T. Amrouche écrit à la fin de son roman : «Je n'ai pas perdu mon temps : écrire un livre de cinq cent pages, ce n'est pas rien !» (p. 509). Était-il bien nécessaire de se raconter si longuement et de se faire souffrir ?

Ce texte, très beau sur le plan esthétique, est bien dans la ligne classique et dans celle de *Jacinthe noire*. A la limite, nous sommes en présence d'un même cas, presque pathologique, de quelqu'un qui se cherche sans cesse, qui montre sa douleur, s'ausculte, creuse son drame et son manque à être.

Les séquences concernant le frère sont terribles, mais aussi tragique ce que l'auteur dit d'elle-même en parlant d'Aména : «J'ai une sensibilité d'écorchée qui m'a toujours isolée, élevant les murs de ma prison» (p. 24). «Pour moi, je sais seulement que j'ai mal et que je suis seule» (p. 19). «Je me sens devenir opaque. Les ténèbres s'engouffrent en moi, par mon âme et mon cœur percés de mille trous. Je suis gorgée de nuit» (p. 27). «Être tout pour soi-même et avoir le sentiment de vivre en enfer» (p. 33). Du premier roman au troisième les intertextualités se rejoignent pour donner à voir un «moi» : «...moi qui, tirillée entre deux pôles contraires devait payer plus que nul autre, dans la famille, la rançon des transplantés, des inadaptés» (p. 38). La confession intime jalonne ces pages brûlantes où le moi égotiste se fait souffrir, presque par masochisme, du moins en a-t-on l'impression, à chaque instant. On pourrait donner comme titre à ce roman de la «réclusion psychologique» (25) : Une saison en enfer dans la vie d'Aména. Mais quel titre donner alors à la trilogie où le même drame est lisible ?

(25) Expression de Gilles CHARPENTIER dans sa thèse *Evolution et structures du roman maghrébin de langue française*, Université de Sherbrooke, Faculté des Arts, 1977, p. 373.

Aména demeure hors le groupe et elle n'a ici qu'une solution, comme l'héroïne des précédents romans : l'introspection individualiste. «Est-il si difficile de m'empêcher de me gratter et de me faire des plaies», demande-t-elle (p. 430). Bien difficile, en effet. On ne peut toucher à une figure de barbare.

L'auteur compare la famille d'Aména à celle des Atrides. En effet : haines et jalousies, rêves incestueux de la sœur, etc....

Quel grand amour pouvait la «sauver» et faciliter la réintégration de soi ? Celui des chants berbères de la tradition orale : «Ces chants m'ont sauvée», écrivait justement T. Amrouche (26). Par ces chants, entraînant l'enracinement psychologique et culturel, l'algérienité de l'auteur n'était pas à prouver (27). Mais ses romans apportent peu à la cause de la promotion de la femme algérienne. Ils expriment avant tout le déchirement de l'auteur partagé «entre deux pôles contraires» (comme Jean Amrouche). Or, n'est-ce pas à l'état aigu ce que d'autres Algériens et Algériennes ont expérimenté du fait de leur acculturation française, ou plus intensément du fait de la naturalisation ? Certains n'ont cependant pas étalé ainsi leur souffrance et bien d'autres ont mieux dominé leur complexe ou ont même, sans complexe, assumé leur vie.

Ajoutons, enfin, que, comme le disait Taos Amrouche, dans chaque pays où elle chantait, c'était l'Algérie qu'on sautait en elle.

La revendication intimiste peut se lire aussi dans le texte de Zoulika BOKORTT, *Le Corps en pièces* (1977). Le cri du corps était déjà lancinant, parfois précis et réaliste, dans *L'Amant imaginaire*. Il s'impose dans le texte de Z. Boukortt comme dans *La Soif* d'Assia DJEBAR, mais ici avec des implications sociales.

(26) Interview par Mounira Chelli, *Jeune Afrique*, n° 381, 22 juin 1968.

(27) Interview par Zohra Sellami, *Révolution africaine*, n° 280, 1er juil. 1968, et sa lettre, *Ibid.*, n° 282, 15 juil. 1968.



Zoulika Boukortt est confrontée avec son morcellement et son dédoublement. Algérienne, son cri dépasse les frontières de son pays, car elle parle en tant que femme d'abord. Elle analyse ses limites, ses impuissances, ses tricheries pour vivre, son amertume et ses grimaces. Elle se trouve «dos-à-dos» avec sa mémoire : là «où se lit l'envers de ma peau». A chaque instant elle découvre «la peur du manque», qui dénote sa castration, et elle ne peut que délivrer «le peu d'homme qui me reste à jouer de mon sexe» (p. 15). S'affirmerait-elle alors en référence à l'homme ou se refuserait-elle ?

Son questionnement, dit-elle, doit être pardonné, car il détruit l'ordre auquel elle se soumet (p. 29). Le père, absent, pése de son poids en réalité : «père-douleur», «père-refus», «père-délivrance». Mais le malentendu est partout. «L'homme m'écrase contre les portes».

«L'aube se point entre nous; lui, l'homme de nuit, charlatan de l'oubli, distraction essentielle, linge humide sur le front fiévreux; rien n'est possible que cette crampe maladroitte de la femme abandonnée sur le lit de nos amours mortelles, les murs appesantis, (...) la brûlure cuisante d'un malentendu, le soupir sur le cadavre nauséabond, la femme mesquine aux yeux étincelants, je referme la porte...» (p. 42).

Est-il possible de se protéger de l'étouffement ? La vie n'est-elle que «l'usure quotidienne» ? Comment combler le manque à être ?

«Il a bien fallu donner un sens au manque, mais ni la tranquille assurance du sexe mâle, ni les chimériques fertilités ne l'ont résolu, aux limites d'un désespoir de façade, d'un corps à éclater, parce qu'aussi bien je suis femme objet sans autre préoccupation que de bien vivre» (p. 58).

Le bonheur peut venir, une fois rejeté «le manteau de buée», «une fois sortie de soi l'histoire tortueuse d'une justification», «une fois remis à leur place et le père et la mère, une fois l'oubli». La femme est ici à la recherche de sa totalité.

Sous des aspects intimistes et fort individualistes, ce texte est avant tout une plainte féminine profonde, une expression corporelle à travers des mots, un désir de ne pas être mutilée,

réduite en pièces par l'indifférence. «Je suis à côté de vous, mais vous dormez» (p. 59). Le désir de la femme est ici d'être reconnue dans sa plénitude. Seul un regard de femme, le sien, pouvait être ainsi porté par l'auteur sur son «corps en pièces» : «La femme explicative au corps mis en pièces» (p. 49).

Ce petit texte, tel qu'il est rédigé, rend pour l'instant un son unique dans la littérature féminine algérienne. Mais, encore une fois, cette revendication rejoint celle d'autres femmes ailleurs.

### La revendication sociale

Tandis que Taos Amrouche publiait *Jacinthe noire* en 1947, écrit avec talent, Djamilia DEBÈCHE faisait paraître, en cette même année, *Leila, jeune fille d'Algérie* à l'écriture hésitante. *Aziza* suivra en 1955. L'auteur avait déjà publié quelques textes et contes en 1946, pratiquement en même temps que T. Amrouche. Ainsi dans *Terres d'Afrique* (28) paraissait de Dj. Debèche «La femme musulmane dans la société».

Les romans de Djamilia Debèche sont situés dans le contexte politique des années 1945-50. Des Algériens nationalistes poursuivent un combat d'hommes, et une Algérienne, qui a pris conscience de sa condition de mineure, tente d'émerger et de jouer à son tour un rôle social. Elle n'est pas comprise : les hommes sont trop occupés par les affaires politiques et ils la prennent pour une «Française» puisqu'elle s'habille à la française et circule non voilée. Bref, le malentendu.

Leila, par exemple dans *Leila, jeune fille d'Algérie*, échappe au mariage imposé par un oncle despotique, après la mort de son père. Elle reconquiert sa liberté grâce à une famille française et veut se consacrer à la promotion de la femme musulmane. Or, ceci il faut le comprendre ici dans le cadre de l'intégration à la France. De même dans *Aziza*. La jeune fille se marie avec un jeune avocat nationaliste, qui est vite

(28) *Contacts en Terres d'Afrique*, numéro spécial de *Terres d'Afrique* (Meknès), été 1946, p. 141-161.

repris par ses «affaires» politiques, délaissant sa femme. Celle-ci, forcée d'abord de demeurer dans son village natal à la campagne, languit, puis tombe malade. Finalement, elle revient à Alger, divorce, ulcérée par le comportement de son mari.

Aziza doit à chaque instant justifier sa tentative de libéralisation féminine. On lui reproche de vivre à l'occidentale, comme les femmes d'Europe. Les hommes, eux, se permettent de parler français, de rechercher l'éducation française pour leurs garçons, de se marier avec des étrangers. Mais ils reprochent à Aziza d'être «allée de l'autre côté». Elle se sent condamnée, «rejetée d'une communauté qui était malgré tout la sienne» : «J'étais celle qui avait rompu tous les liens avec les siens» (p. 124).

En ces années-là, dans le contexte politique colonial, toute apparence d'«occidentalisation» de la part de l'Algérienne était jugée trahison de la patrie et de la religion.

Ces romans, qui rendent de nos jours un son désuet, semblaient à l'époque être agréés par le colonisateur «se penchant» sur le sort de la «femme indigène». En mettant en lumière l'égoïsme de l'Algérien délaissant son épouse pour «faire de la politique», l'auteur renforçait les idées des lecteurs français (29) : au lieu de faire de la politique (contre la France) «ils» feraient mieux de ne pas empêcher leurs filles d'aller à l'école, ou leurs femmes de sortir dévoilées, etc....

Djamila Debèche a continué son combat. Quelques textes et articles ont paru dans des revues françaises durant et après la guerre de libération (30). Puis le silence est retombé sur son nom. L'auteur vit maintenant à Paris.

(29) Toutefois on ne sait rien de la diffusion de ces romans et de leur influence. Par qui étaient-ils lus et par combien de personnes ? De quels milieux ?  
 (30) Voir par exemple : «L'émancipation de la femme», *France Outre-Mer*, mai 1958; «La femme arabe, son passé, son avenir», *Dialogues*, n° 6, nov.-déc. 1963; «La femme et sa condition juridique en pays d'Islam», *Ibid.*, n° 7, déc. 1963 - nouvel an 1964; «Lettre à Malika», *Ibid.*, n° 8, fév. 1964, etc. A notre connaissance, depuis 1964, aucun autre article, après des reportages sur l'Inde, la Thaïlande, le Japon, dans *Dialogues*.

Le témoignage de Zoubida BITTARI, *O mes sœurs musulmanes, pleurez !* (en 1964), rejoint certains aspects des romans de Djamila Debèche. «Vous voyez bien comme 'ils' sont» pourrait dire, après l'avoir lu, les irréductibles. Ce livre, qui n'est pas un roman, est sans doute émouvant, mais par trop larmoyant. Il n'en demeure pas moins le récit d'un cas authentique, celui d'une jeune Algérienne, Aïcha, incomprise et malmenée dans son foyer par un mari et une belle-mère fixée à son fils. Cette Algérienne est finalement recueillie par une famille française. Elle avait refusé la claustration, s'était révoltée et avait été répudiée. Elle se réfugiait chez les «autres» et partait pour la France.

Zoubida Bittari «verbalisait» son cas dans ce récit que d'aucuns ont aussitôt exploité à des fins politiques : ces gens-là sont des barbares ! Il ne pouvait donc y avoir de salut en dehors de la protection française !

Une Algérienne s'exprimait, mais son récit-témoignage ne servait guère la cause de la promotion féminine en Algérie, sinon qu'il était une voix sortie du monde du silence, comme une «confiance d'une fille de la nuit», pour reprendre le titre du roman de François Bonjean (1939) (31). L'ouvrage de Z. Bittari a connu une réédition (32).

Ajoutons tout de même que, là aussi, c'est bien du corps qu'il s'agit, puisque cette Aïcha (en fait l'auteur), mariée à douze ans, accouchant à treize ans et opérée à seize ans (hystérectomie), se retrouve mutilée dans son corps par la faute de l'homme. Lors d'une communication sur son livre au Club du Faubourg à Paris en 1965, l'auteur ne savait que répondre aux questions saugrenues de quelques personnes en mal d'exotisme, mais pouvait pleurer sur l'impossibilité où elle est à présent d'être de nouveau maman.

(31) Sur le livre de Z. Bittari voir *La Vie africaine*, n° 53, déc. 1964, sous la signature de Naima El Alaoui : «Personne ne saurait s'identifier à ces personnages !» C'est un peu rapide. Les psychiatres n'en diraient pas autant, sachant que certaines mentalités n'ont pas franchi le demi-siècle.

(32) L'auteur signait son livre à la vente-dédicace de l'Association des Écrivains de langue française (ADELF) à Paris, le 30 nov. 1977.

Les romans d'Assia DJEBAR (33) sont d'une autre veine, écrits sur un autre ton et présentant des Algériennes (non pas une seule) engagées dans le combat de leur promotion. Des thèses leur sont déjà consacrées depuis peu.

Aucun roman n'a suivi *Les Alouettes naïves* en 1967, simplement des nouvelles et des textes sur des problèmes féminins et des figures de femmes dans *El Moudjahid culturel*, de septembre 1974 à février 1975. Un recueil de nouvelles doit paraître. Un essai est également prévu; il aura pour titre «percutant»: *Femmes arables!* L'auteur y parlera entre autres de l'expérience acquise lors de la réalisation en 1977 de son film pour la télévision *Nouba des femmes du mont Chenoua*. A. Djébar pense qu'en s'exprimant par le cinéma elle servira mieux la cause féminine. Elle le déclare elle-même:

«Il faut penser tout d'abord au problème du public. Les écrivains algériens, qui ont été souvent des écrivains de langue française, traversent une période où ils recherchent beaucoup plus un public intérieur, un public qui est le leur, que le public qui les a connus à Paris, en Europe. Deuxièmement, je pense que les problèmes de la femme, de la femme algérienne, sont plus aptes à être traités en images que relatés. Voilà pourquoi je fais un film» (34).

Les romans d'Assia Djébar sont connus. *La Soif* en 1957 n'était qu'un premier exercice. Les personnages étaient peu représentatifs des Algériennes de ces années-là. Trente ans après, maintenant, ils le sont, et ce n'est pas le moindre intérêt de ce roman. Ces personnages en tout cas veulent parler, se sentir vivre, vivre d'abord, au soleil, après des siècles d'ombre à l'intérieur de la maison. A. Djébar explique qu'elle voulait séparer sa vie personnelle de sa vie littéraire. Elle ne voulait pas se dévoiler, du moins éprouvait-elle une réticence à écrire un roman autobiographique et à se mettre en

lumière. Ceci était dû, selon l'auteur, à son milieu conservateur où on lui avait appris à ne pas s'extérioriser (35).

Dans *Les Impatients* en 1958, l'auteur entre davantage dans les implications sociales et même politiques. Dalila est dans cette histoire en révolte contre la tradition, son milieu, sa famille, mais c'est le personnage de Lella qui représente pour l'auteur «le type de la femme exemplaire». En tout cas, A. Djébar voulait montrer que, dans l'Algérie en guerre, les problèmes familiaux et conjugaux, le désir des jeunes filles de s'affirmer existaient déjà. La romancière en parle comme de processus qui allaient de plus en plus prendre forme, laissant «deviner les bouleversements futurs», précisait-elle. Mais elle déclarait aussi, alors, que ce roman, pas plus que le précédent, n'avait un caractère autobiographique.

Avec *Les Enfants du nouveau monde* en 1962, Assia Djébar veut montrer des femmes au cours de la guerre de libération. Chacune vit son destin. Ce sont en général des Algériennes issues de milieux bourgeois ou aisés, mais nous n'avons pas là heureusement une seule image de la femme algérienne: une héroïne sans peur et sans reproche, comme nous trouvons le bon héros positif et normatif, sans faille, dans certaines nouvelles de la littérature militante et guerrière. Cette littérature, comme les textes para-littéraires, présente en effet une image mythique; exceptionnelle, hors du réel (36).

A la différence de Taos Amrouche, Djamilia Debèche et Zoulika Boukourt, Assia Djébar raconte la vie des Algériennes, non d'une seule. Il n'existe pas, en effet, d'image unique de l'Algérienne (comme celle que l'on construit pour les besoins de la cause politique), mais des portraits nombreux saisis dans la vie quotidienne.

(33) Sur A. Djébar, voir notre étude dans *Littérature maghrébine de langue française*, Sherbrooke, A. Naaman, 1973 (rééd. 1978), p. 247-275. Fatima-Zohra Imalayen (de son vrai nom) est née le 4 août 1936 à Cherchell non loin d'Alger.

(34) Interview par Claudine Rulleau, *France-Pays arabes*, n° 67, avr. 1977, p. XIII.

(35) Interview par Mildred Mortimer. Voir l'étude de celle-ci, «L'Image de la femme algérienne dans les romans d'Assia Djébar», dans *The French Review*, avr. 1976, p. 759.

(36) Voir le mémoire de Dra de Meriem Cadi Mos'efai, *L'Image de la femme algérienne pendant la guerre (1954-1962) à partir de textes para-littéraires et littéraires*, Université d'Alger, Institut des Langues étrangères, 1978, 214 p.

Le dernier roman demeure dans cette ligne. Avec *Les Alouettes naïves* en 1967 on entre dans la vie de plusieurs couples, situés dans tel espace social, à tel moment de l'histoire. Les conjoints ou les amants s'affrontent, apprennent à se connaître et à s'aimer. A. Djébar privilégie le couple, au point de se demander si elle n'était pas en avance en agissant ainsi : « Mais je suis frappée de voir que la femme dans son rapport avec l'homme est souvent amenée à accepter des compromis qui, eux, me révoltent, et à se soumettre » (37).

La mérite d'Assia Djébar est d'avoir, dans ses romans, abordé ces problèmes du couple avec franchise et avec un regard de femme. Celui-ci n'est pas ici systématiquement agressif contre l'homme, comme cela se remarque ailleurs chez certains auteurs. Il ne valorise pas davantage outre mesure les qualités des personnages féminins. Assia Djébar essaie d'être fidèle au réel vécu, qui ne peut être simplifié ni réduit à quelques clichés courants.

La romancière n'a pas parlé des femmes au travail, des salariées. Elle s'est arrêtée aux milieux sociaux qu'elle connaissait mieux que d'autres; on ne lui reprochera donc pas de n'avoir pas imaginé d'autres situations. Les enquêtes et les nouvelles parues dans *El Moudjahid culturel* à la fin de l'année 1974 comblent cependant en partie cette lacune.

Depuis lors, Assia Djébar a fait paraître une étude pertinente sur la condition de la femme musulmane au 20ème siècle (38). « Aujourd'hui, en Terre d'Islam, écrit-elle, le doublement des mondes paraît de plus en plus anachronique ». Aussi révolutionnaire soit-il, l'homme musulman dans sa vie domestique « s'agrippe souvent au moule ancien ». Il attend toujours la passivité de la part de la femme : « passivité que la pression d'autres déguise sous les vocables sagesse, douceur, pudeur, féminité ». A. Djébar poursuit :

(37) Interview par Monique Hennebelle, *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 3, fév. 1969.

(38) Cf. *Le Courrier de l'UNESCO* déjà cité.

« Comme dans le reste du monde actuel, mais d'une façon d'autant plus manifeste que la « vitrine » sociale est plus opaque, la femme se découvre victime d'un racisme sexuel. La musulmane comme les autres. L'exprimer, l'explicitier, le délimiter lui seraient, pour elle, pour ses enfants, pour toute la cité, bénéfiques : mais l'inhibition, résultat de siècles d'intimité féminine, est là.

Tout cri de femme contre son exploitation par l'homme est aussitôt jugé inconvenant, parfois par les femmes elles-mêmes reprochant à l'auteur de n'être qu'une « petite bourgeoise », par exemple, ou de manquer de retenue, ou d'exagérer, etc. On l'a bien vu lorsqu'ont paru les essais de Fadéla M'RABET, *La Femme Algérienne* et *Les Algériennes* en 1964 et 1967. Ce fut une levée de boucliers, même de la part du milieu féminin tant l'aliénation est également grande de ce côté. Avant tout, il ne fallait pas mettre ces problèmes sur la place publique, dévoiler les misères cachées, éviter de se regarder en face : c'est trop meurtrier en effet. Sans doute l'auteur n'avait-il pas pris de gants pour s'exprimer, refusant de se soumettre aux bienséances séculaires qui demandent à la femme de ne pas dominer ou s'imposer, la maîtrise de tout revenant à l'homme.....

Fadéla M'rabet disait, elle aussi et avant A. Djébar, que même chez les révolutionnaires, qui se présentent comme tels, « rares sont ceux qui, dans la pratique, dans la vie courante, ont une attitude positive vis-à-vis de leur épouse ou de leur sœur » (39).

Les essais de F. M'rabet ont été mal accueillis par la capitale algérienne (40) : un pareil regard sur soi se supporte mal. Mais dans le privé, en aparté, on avouait : c'est bien ça.

Le mal est, en effet, profond, car ici comme ailleurs depuis la tendre enfance on « fabrique » du féminin. Nafissa ZERDOUMI l'a bien montré en décrivant l'éducation de l'enfant

(39) Il faudrait citer le dicton : le frère est dragon pour sa sœur et dragueur des sœurs des autres.

(40) Dans la mesure où ils ont été connus, car il n'ont pas été diffusés en Algérie, sauf le second essai en Oranie.

maghrébin, en particulier de la fillette. Les femmes, elles-mêmes conditionnées dans leur fonction *naturelle* d'être femme, participent à l'établissement d'une personnalité dépossédée d'elle-même, soumise au groupe (41). La jeune fille est éduquée en vue de mettre au monde des garçons et non en vue de participer à la vie de la cité (puisque les hommes dirigeront, eux, la cité). C'est un être *reduit* à n'être que ceci ou cela. Et d'ailleurs, le discours officiel le proclame, les Algériennes sont «nos mères», les mères de nos enfants. Ne sont-elles pas tenues de maintenir «la morale»? Qu'elles ne cherchent donc pas à dévier de leur rôle. Comme le disait Simone de Beauvoir au cours d'un interview (42) : «On fabrique la féminité qu'on nous présente comme une espèce d'instinct ou de donnée».

Si une romancière veut parler de la condition féminine, on attend d'elle, parce que cela doit être dans la nature des choses, qu'elle le fasse avec discrétion, réserve, retenue, comme pour se faire excuser (*h'ásáq*). Ainsi que l'écrit avec raison le romancier et poète marocain Tahar Ben Jelloun dans *Harrouda* (1973) : «Oser la parole, c'était provoquer le diable et la malédiction. Oser la parole, c'était déjà exister, devenir une personne!» (p. 71). Et encore : «Il fallait *dire* la parole dans (à) une société qui ne veut pas l'entendre, *nie* son existence quand il s'agit d'une femme qui ose la prendre» (p. 184).

C'est ce qu'a fait Aïcha LEMSINE avec *La Chrysalide* en 1976. On peut sans doute prendre un malin plaisir à décortiquer le roman pour savoir s'il s'agit d'un «roman rose», ou pour le dénoncer comme «roman néo-colonial et/ou de la bourgeoisie nationale», «reflet idéaliste d'une certaine clas-

se sociale» (43). Et après cette analyse étroite? Le mérite de l'auteur est d'avoir, en tout cas, fait parler *des femmes* aux prises avec le quotidien. Mais autant la première partie du roman est intégrée, en cohérence avec le milieu et vraie, autant la fin paraît presque bâclée, versant même dans le mélodramatique.

On peut penser qu'il y a en 1976 autre chose à dire encore, plus mordant en tout cas que cette simple chronique. L'œuvre apparaît, en outre, par trop soumise à l'idéologie masculine dominante, mises à part quelques revendications factices. Il importe, semble-t-il, de ne pas crier trop fort, cela gênerait les hommes, si bien qu'on en arrive à une description terne et à une œuvre qui demeure à un niveau inoffensif de la bonne volonté. Elle ne dérange personne. Mais Aïcha Lemsine s'est expliquée.

Elle a voulu, dit-elle, «réhabiliter la femme algérienne aux yeux de l'Occident» (44). Comme si l'important était de se définir toujours en fonction de l'Autre et non pas de se regarder en face. Elle a précisé aussi qu'il faut aller doucement «sans agressivité, par étapes», dans la parole adressée à l'homme : «Pour arriver, il faut que je ne choqe pas». Elle entend ainsi «aider ceux qui ont pouvoir d'agir sur la société». Epouse d'un wali, elle ne pouvait, en effet, hausser le ton. Elle ne pouvait pas, dit-elle, réclamer comme une européenne : «Nous ne sommes pas au même stade de développement, nous n'avons pas les mêmes structures, les mêmes habitudes» (45). Bref, l'auteur entendait demeurer dans le bon ton. Néan-

(41) Voir «La condition féminine dans la société rurale traditionnelle», dans A. OUISRI, *Les contradictions sociales et leur expression symbolique dans le Sétifois*, Alger, SNEB, 1977, p. 24-28. «En ne prenant en considération que les seules caractéristiques objectives de la situation féminine, le rapport homme-femme peut être par analogie apparenté au rapport maître-esclave», écrit l'auteur p. 27.

(42) *Le Monde*, 10 janvier 1978.

(43) Cf. Christiane ACHOUR, *Entre le roman rose et le roman exotique, «La Chrysalide» de A. Lemsine. Essai de lecture critique*, Alger, Ed. A.P., 1978, 80 p. L'auteur remarque que personne ne s'étonne du fait que ce roman dit «authentiquement national» soit édité ailleurs. Et après? L'«authenticité» nationale serait-elle une question d'imprimerie ou d'éditeur? A. Lemsine s'est expliquée d'ailleurs à ce sujet; il suffit de l'écouter. D'autre part, les œuvres de Dib, Kateb, Boudjedra, etc., sont aussi éditées ailleurs. Faut-il retomber dans les mesquineries de certains disant que ces auteurs sont français car ils se font éditer en France? Par ailleurs, la lecture critique en question est constamment dénigrante et dépréciative. Cet éminent manque de nuances, c'est le moins qu'on puisse dire.

(44) Interview, *L'Algérien en Europe*, n° 246, 22 déc. 1976.

(45) Interview par Claudine Rulleau dans *France-Pays arabes*, n° 64, déc. 1976, p. 23. Le nom de l'auteur est un pseudonyme.

moins, A. Lemsine écrivait, dans une lettre publiée par *El Moudjahid* du 6 avril 1977, qu'il semblait urgent de briser l'anachronisme de la polygamie, des mariages forcés, d'assurer la sécurité des femmes dans les rues, etc. Elle espère que le code de la famille effacera ces contradictions «qui paralysent la femme dans notre pays», «peut-être alors mon écrit aura servi à quelque chose», précisant ainsi son projet littéraire et social.

#### La revendication du corps

Le *h'aïk* disparaît, le corps se dévoile. Nous avons déjà mis en lumière cet aspect important de la littérature d'Assia Djebar (46). Ce corps qu'il fallait cacher, la mode vestimentaire le met maintenant en valeur (47).

Les héroïnes des romans d'Assia Djebar ne sont pas honteuses de leur corps, tandis que Zoulika Boukortt est quasiment obsédée par son *corps en pièces*. Le corps se manifeste, même quand la parole doit se taire, par une manière d'être au monde, des gestes, des signes, une façon de se faire désirant et de s'affirmer comme étant là. L'écriture, l'expression littéraire favorisent cette expression obsédante dans un ro-

(46) Cf. notre *Littérature maghrébine*..., p. 256-260.

(47) Il y aurait beaucoup à dire sur la mode, compte tenu des habitudes traditionnelles de la société, de ce qui choque ou non en fonction des mentalités, des lieux, de l'âge, etc. Des articles de presse ont parlé de la mode algérienne et du costume traditionnel, ainsi que des tentatives de modernisation. Par exemple : *Alger républicain*, 8 nov. 1963 («Yasmina ou la naissance d'une mode algérienne»); *Révolution africaine*, n° 37, 12 oct. 1963 («Renaissance du costume algériens»); *ibid.*, n° 299, 15 nov. 1969; *El Moudjahid*, 19 déc. 1939, 12 juin 1970; *Algérie-Actualité*, n° 258, 27 sept. 1970; *El Moudjahid*, 20 oct. 1972, etc. - Quant aux modes nouvelles des jeunes gens, elles ont donné lieu à plusieurs débats et à des caricatures, comme s'il devait exister un «costume musulman» standard pour la femme arabe ! Par exemple, le courrier des lecteurs dans *El Moudjahid* durant les mois de février-mars-avril-mai 1967; *An-Nasr*, août 1967; *El Moudjahid*, vingt-cinq lettres du 4 février au 3 avril 1969; articles contre les *tea shirt* étrangers : *La République*, 6 oct. 1974, *El Moudjahid*, 28 mai 1971; des débats sur l'éthique et l'esthétique dans *Algérie-Actualité* des 9 et 16 mai 1976, et quantité de billets et dessins voulant ridiculiser les nouveaux vestimentaires venues de l'étranger (et donc non «nationales») : mini-juupes, cheveux longs, polos et chemisettes avec inscriptions d'universités des USA, insignes et drapeaux américains, silhouettes de garçons transformées en filles et vice versa, etc.

man, un texte, un poème. «Sois à l'aise. Marche fière de ton corps» a envie de conseiller Hassan à Nfissa qu'il rencontre dans la rue (*Les Alouettes naïves*, p. 238).

Frantz Fanon avait analysé les conséquences du dévoilement dans l'Algérienne durant la guerre de libération, du moins chez celles qui devaient circuler habillées à l'européenne pour déjouer l'ennemi (48). Depuis les années de la guerre, la progression a été rapide. Et d'aucuns parmi les hommes se sentent, se disent «agressés» par les modes féminines mettant en valeur le corps, donc la tentation permanente, et donc le désir et le péché, selon naturellement la manière de voir traditionnelle et puritaine.

Toutefois un roman comme celui de Mina BOUMEDINE, *L'Oiseau dans la main*, conduit le lecteur au-delà du seuil de «tolérance», ou plutôt dans l'espace même de la maison de «tolérance». Nous n'insisterons pas sur ces exercices de sexe et de texte où la femme se retrouve esclave de son corps et de l'homme. Le texte lui-même ici sert d'activité sexuelle frénétique, comme cela se retrouve ailleurs dans la littérature maghrébine (49). On a beau nous parler de «récit (qui coagule et condense (avec un certain durcissement métallique et parfois une réfulgence hyaline de cristal) l'idée qu'elle (Mina) veut exprimer», de langage «juxtaposition linéaire de groupes anomalistiques inexplicables» ou de «texture grammaticale elliptique et gnomique, discontinue et saccadée», on voit mal, du point de vue qui nous intéresse ici, en quoi un tel récit peut servir la promotion de la femme (50).

(48) Voir les pages suggestives de FANON, *L'AN V de la révolution algérienne*, Paris, Maspéro, 1959, p. 40-41; rééd. sous le titre *Sociologie d'une révolution*, 1968.

(49) Qu'on pense aussi à l'expression de Philippe Sollers au sujet de l'écriture de Ponge : «une pratique à la fois érotique et mortelle», mettant en lumière «la fonction profondément sexuelle de l'écriture» (cité par Raymond JEAN, *Lectures du désir*, Paris, Seuil, 1977, p. 16).

(50) Le roman policier d'ASSIA, *God et la trinité* (1973), ne vaut guère mieux : roman de consommation qui n'a rien à voir avec l'Algérie, sinon que l'auteur est née à Tebessa.

### La femme dans la guerre de libération

Le discours officiel parle de la femme algérienne durant la guerre comme d'une héroïne sans peur et sans reproche. Des femmes ont aussi parlé de leur combat dans des poèmes (A. Greki, Z. Zerari, M. O'lahsen, N. Guendouz, L. Djabali, D. Amrane) et dans des nouvelles (Myriam Ben, Z. Zerari). Assia Djebar a écrit *Les Enfants du nouveau monde* et a fait jouer *Rouge l'aube*, pièce où les femmes tiennent une grande place, mais qui n'a pas été réalisée sur scène telle que l'auteur l'entendait. En 1978, Aïcha LEMSYNE publie *Ciel de porphyre* (51), roman assez terne sur la guerre, et une autre Algérienne fera paraître dans les mois qui viennent, à la SNEB, un roman qui traitera aussi de la guerre vue par une femme. Enfin des témoignages ont été publiés par des Algériennes.

Sans minimiser l'apport de ces témoignages vécus, il serait abusif de laisser croire que nous avons là l'image unique de l'Algérienne, même pendant la guerre de libération. Du reste bien des noms seraient à citer autres que ceux de Djamilia Bouhired et Djamilia Boupacha (52). Répéter sans cesse, en tout cas, le combat des femmes hier ne prouve pas que la place de celles-ci soit reconnue dans le quotidien aujourd'hui. Il y aurait même une mystification à s'appesantir sur le passé pour le commémorer en occultant la revendication et la soif ardente du présent.

Enfin, un témoignage est à mettre un peu à part, celui d'une Française qui raconte sa naissance à une autre vie : *Une Autre Vie* (SNEB, 1970), précisément. «Comment la Française que j'étais en 1956 a fait place à l'Algérienne que je suis aujourd'hui». Ce témoignage sur une union mixte franco-algérienne (53) vaut surtout pour les pages consacrées à

la vie à Caen, en butte au racisme et aux préjugés. Le reste est un mélange de naïvetés et de simplifications, ou même de surenchère (jusqu'à la haine, p. 142).

### CONCLUSION

Si l'on s'en tient aux romans, quelques constatations peuvent être faites. Nous remarquons, d'une part, *la femme tournée vers elle-même*, tournant en rond, pour ainsi dire, à force de s'interroger et de creuser son cas en se faisant souffrir. Ainsi chez Taos Amrouche et Zoulika Boukourt. On tourne à l'intérieur de soi dans la stérilité. Femmes seules en face de soi, en difficulté avec leur corps et s'épuisant presque dans le désir. Autres femmes qui sont en fait seules et qui jouissent de leur situation : les mères. Assia Djebar a des pages terribles et intenses à la fois sur cette maternité qui est entrée dans l'opacité, le sommeil, la nuit. La femme alors se savoure seule, avec son corps et la vie qu'elle porte. L'homme est exclu. Mal aimée, la femme s'aime alors intensément et le petit corps qu'elle va mettre au monde. Mais c'est la vie dans la nuit, «une vie végétale».

Nous voyons, d'autre part, dans ces romans, *la femme tournée vers les autres*, vers l'homme naturellement, en particulier. Mis à part le cas du couple Rachid et Nfissa dans *Les Alouette naïves*, les relations sont plutôt tendues, c'est le moins qu'on puisse dire. Les pages consacrées à Rachid et Nfissa sont celles d'une écriture du désir exprimant la relation sexuelle avec beaucoup de délicatesse, de discrétion en même temps que de précision (54). Mais vers la fin du roman le narrateur laisse entendre que la guerre qui vient de se terminer entre les peuples renaît à l'intérieur des peuples. «Il n'y a pas d'amour heureux», redit l'héroïne. D'une façon

(51) Paris, Simeën, 1978, 310 p.

(52) Cf. G. ARNAUD et J. VERGES, *Pour Djamilia Bouhired*, Paris, Minuit, 1957, et S. DE BEAUVOIR et G. HALIMI, *Djamilia Boupacha*, Paris, Gallimard, 1963.

(53) Cf. notre étude «Le thème de l'étrangère dans le roman maghrébin de langue française», dans *Présence francophone*, Sherbrooke, n° 11, automne 1975, p. 15-36.

(54) Pierre Abraham écrivait avec raison, me semble-t-il, que l'auteur n'a pas craint de mettre à nu son expérience («Il est impossible de se référer en cette matière à la seule imagination de la romancière»), dans *L'Humanité*, 5 déc. 1967.

générale, on peut dire que la relation actantielle à l'intérieur des couples et des êtres qui s'attirent et se repoussent est bien celle de l'affrontement. Assia Djebar parle de «dialogue de lutte», de «jeunes filles lancées trop brutalement contre l'homme», d'«immense malentendu». Ici, l'espace de l'amour n'est plus serein; on se fait souffrir et la jouissance elle-même est amère. En fin de compte, on aboutit souvent (chez A. Djebar et Djamilia Debèche) au divorce. Le couple est fragile. Chacun s'aime soi-même dans l'autre et on «se récupère» rapidement pour se savourer seul. Chez Assia Djebar surtout, ces intrigues s'élèvent à la hauteur de tragédies.

Tout se passe comme si (sauf le cas de Rachid et Nfissa) la femme n'était véritablement elle-même, libre et efficace *qu'après sa séparation d'avec l'homme*. Aïcha Lemsine «tue» son héros à la fin du roman pour mieux libérer la femme. Assia Djebar présente dans son film un homme paralysé et qui ne parle pas, impuissant donc. La femme, seule, s'en arrange très bien.

L'homme apparaît en général comme l'opposant, le gênant, celui qui accapare, qui freine, qui limite la liberté de la femme, sa soif d'absolu, sa quête d'une authentique personnalisation. Mais cette quête de l'objet n'est jamais totalement assouvie; l'objet fuit, se disperse, disparaît. La femme tournée vers l'avant se souvient de son passé, de son enfance rassurante; elle se sécurise aussi en entrant dans «la nuit des mères».

Sans doute, la littérature a-t-elle en général peu d'influence sur l'évolution des mentalités, surtout lorsque les œuvres sont de surcroît mal diffusées ou peu lues. En tout cas, il faudrait encore bien d'autres romans et essais écrits par des femmes pour que la société masculine soit dérangée (55). Le «nouveau monde», cependant, est déjà mixte. La femme tient à y prendre sa place et à y être entendue.

Alger, 1er octobre 1978

(55) Un Algérien écrivait dans le courrier des lecteurs *d'El Djazaïria*, 1978, n° 61 : «N'ayons pas peur de le dire : le problème de la femme est notre plaie nationale».